

U-Haul

Marie-Hélène Montpetit

Numéro 122, automne 2009

Masturbatorium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montpetit, M.-H. (2009). U-Haul. *Moebius*, (122), 79–80.

MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT

U-Haul

Elle est sévère, Marthe, dans cette robe mauve dont la collerette de soie synthétique lui enserre le cou. Ses cheveux bruns remontés en chignon sur sa nuque, elle lit *De la superficialité des liens* d'Anaheim Kloth tout en se mordillant avec nervosité l'intérieur de la bouche. Celle-ci se tord alors en une petite grimace. Elle a les ongles bien taillés, la peau blanche, et dans le tiers supérieur de son visage un peu austère, des yeux pâles, presque délavés, qu'elle ne maquille jamais.

Elle lit :

Bella, un front de canaille sous sa tiare de Madone, avale en rêve des troupes entières de carnes avec un aplomb de soldat des casernes; s'entiche d'un Aztèque aux bras de Purple Haze qui psalmodie en lui léchant la vulve Les chants de Maldoror; se répète qu'elle préfère aux maraudeurs, aux baroudeurs de pipeline, aux métallos aux cuisses cuivrées qui matent sans surprise les adolescentes en jupe écossaise dans les films XXX du Vidéo Club du coin, les gaillards déjantés, les jeunes tiges aux lèvres douces, les elfes à la peau mate et glabre, les Valentine abonnées aux rougeurs de la Vanity Fair. Elle rêve d'oser s'aventurer un jour du côté des pages roses du Journal d'une amante et de signaler, un battement sourd dans la poitrine, les chiffres d'un 1 800 Milady pour elle. Mais cette nuit, ce dont elle rêve, c'est de l'avoir près d'elle, l'amant indécrottable, celui qui n'a pas téléphoné mais qui a écrit trois mots sur une carte, et laissé en trousseau-souvenir des pages d'Histoires d'O sur sa petite table Versailles. Foutre, aimer, bander, jouir. Les mots se sont imprimés dans sa cervelle comme des refrains obsédants de chansons mièvres.

Marthe replie le livre. Se sert une rasade de scotch. Boit. Se ressert. Roberval Tremblay n'a pas téléphoné depuis dix jours. Son absence la délabre. Foutre, aimer, bander, jouir. À 20 h, ça la titille. Les mains moites songeant aux fleurs lourdes qui ploient sur les carnes sèches des aïeules, elle chasse les taupes de sous la chaise et se laisse glisser sur le tapis comme les nageuses de brasse, empoigne amoureuxment son sein droit sous le soutien-gorge, arque gracieusement ses pieds osseux, veinés de bleu et nus, sur le motif floral du tapis, dans l'axe bandé de ses mollets. Les orteils bien tendus, elle s'émerveille de ce colt45 aux hanches qu'elle manie avec aise comme une Comanche de film d'aventure et s'élève sans hâte jusqu'aux cercles de la transe en se répétant ces mots qui clignotent joyeusement dans sa tête comme de petites loupottes: foutre, aimer, bander, jouir.

Jouir. Elle y vient, très vite puis se relève d'un bond, en secouant la tête.

Alors, le sexe éventé, le visage tombant et l'énergie de mordre battant mollement entre ses incisives, telle une patiente à qui l'on aurait injecté des doses trop fortes de sorbinol, elle ne rêve plus que de s'économiser afin d'être tendue, affamée, désirante lors du vin d'honneur que doit donner samedi prochain, à la MacGinty House, la Fondation David. Elle se voit déjà là-bas, le visage un peu émâcié de n'avoir presque rien mangé depuis deux jours et grisée par la faim, s'avancer comme on plane vers Roberval Tremblay, et lui proposer – elle s'en croit capable – de passer plus tard chez elle pour un sherry, même s'il n'a, il y a dix jours, répondu à son bref signe de la main devant les portes tournantes des Archives Nationales que par un petit bonjour assez froid, tout en continuant de s'avancer, les mains chargées de dossiers, d'un pas vif, vers la carrosserie lustrée de sa berline noire.